

BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

PTOLÉMÉE I^{ER}

Le pharaon venu de Grèce



Philippe Rodriguez



Collection « Biographies et mythes historiques »
dirigée par Maxime Emion, Vincent Puech et Stéphanie Wackenier

PTOLÉMÉE I^{ER}

LE PHARAON VENU
DE GRÈCE



Philippe RODRIGUEZ



Dans la collection « Biographies et mythes historiques »

Derniers titres parus

Le Saint Empire romain germanique – Mille ans d'histoire impériale, BUSCHINGER Danielle

Les Guerres gauloises – 58 av. J.-C.-69 apr. J.-C., DEYBER Alain

Joffre – Un maréchal en République, LAFON Alexandre

Louis XV, BIDOUZE Frédéric

Claude – Le premier empereur romain ?, KENNEDY Jérôme

Spartacus – Le gladiateur aux mille visages. De l'Antiquité au monde contemporain, COMPATANGELO-SOUSSIGNAN Rita

Jules Verne, COUTANT Arnaud

Rousseau, JACOB François

Marc Antoine, GROSLAMBERT Agnès

Les femmes à Versailles – XVII^e-XVIII^e siècles, PÉRAUD-ROUSSELET Aude

Marc Aurèle, ROY Philippe

Champollion – Le savant qui a fait parler l'ancienne Égypte, MADRIGAL Karine

Walt Disney – Le magicien de l'innovation, GUILLAUME Cédric

Marguerite de Valois – La reine Margot, JOBLIN Alain

Les impératrices romaines – Opprimées, rebelles, émancipées (27 avant J.-C.-235 après J.-C.), FORNI Pierre

Jacques I^{er} Stuart, JUILLET GARZÓN Sabrina

George Sand, PENNEL Audrey

Les ducs de Bourgogne, DUTEIL Jean-Pierre

Les armées gauloises et celtiques – VI^e siècle av. J.-C.-I^{er} siècle ap. J.-C., DEYBER Alain

Jules Ferry, BAQUIAST Paul, SABOT Bertrand

Retrouvez l'intégralité de la collection sur notre site



Conception graphique couverture: Éric Vigier

Mise en pages: PCA

ISBN 9782340-121638

Dépôt légal : novembre 2026

©Ellipses Édition Marketing S.A.

8/10 rue la Quintinie 75015 Paris



Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editions-ellipses.fr

*« Ptolémée, fils de Lagos, prenait un immense plaisir
à enrichir ses amis.*

Il disait qu'il était préférable d'enrichir que d'être riche ».

Élien, Histoire variée, XIII, 13.

INTRODUCTION

Ptolémée, fils de Lagos, est un personnage remarquable. Rejeton d'une famille noble macédonienne, peut-être compagnon d'Alexandre dès l'enfance, il partit de la septentrionale Macédoine pour suivre pas à pas son roi, Alexandre III, dit le Grand. Il quitta sa terre natale en 334 pour ne plus y revenir. Pas même pour y être enterré dans une tombe d'une noble nécropole. Pourtant, il se considéra toujours comme un Macédonien. Il parla le macédonien, dialecte grec qui fut la langue de la cour qu'il installa en Égypte, à Memphis d'abord puis à Alexandrie, et en resta la langue officielle jusqu'à Cléopâtre, trois siècles plus tard. À la mort d'Alexandre, roi de sa génération, autour de la trentaine d'années, il choisit de gouverner l'Égypte et il la gouverna pendant 40 ans. L'Égypte était l'une des deux satrapies les plus riches de l'empire né des conquêtes d'Alexandre. Il aurait pu choisir la Mésopotamie, l'autre eldorado, le cœur des possessions du roi perse, là où prospérait Babylone depuis des siècles. Car il fut le premier à choisir la terre qu'il allait gouverner, en tant que satrape – terme perse pour désigner un gouverneur – au nom du pouvoir central constitué des héritiers d'Alexandre, Perdiccas en tête.

Le choix de l'Égypte est remarquable à plusieurs titres. L'Égypte était en contact avec le bassin oriental de la Méditerranée. Peu ouverte au nord sur la « Grande Verte », selon l'expression, des Égyptiens eux-mêmes pour désigner la Méditerranée, l'Égypte depuis plusieurs siècles, avait été gouvernée par des pharaons qui penchaient de plus en plus vers les zones méditerranéennes et asiatiques. Les dernières capitales que les pharaons avaient construites se situaient toutes dans le Delta, à commencer par Pi-Ramsès, dont la construction avait été décidée par Séthi I^{er}, pharaon de la XIX^e dynastie, une des trois dynasties composant le Nouvel Empire. Elle fut achevée par le fils de Séthi, Ramsès II, puis remplacée par Tanis, Saïs et enfin Alexandrie dont Alexandre avait décidé d'ouvrir le chantier. Cette fois, l'Égypte aurait sa porte directement sur la Méditerranée. Cette fondation palliait un inconvénient majeur : aborder l'Égypte par le Delta était dangereux. Une sorte de roulette russe se jouait au moment de choisir

la voie par laquelle entrer à partir de la mer. Avec Alexandrie, entrer en Égypte ne devenait pas une sinécure mais, du moins, on ne pouvait plus se perdre dans les méandres des bras du Nil qui menaient parfois à des culs-de-sac ou en des lieux infestés de brigands. Pour Alexandre, c'était un avantage incomparable. Il considérait l'Égypte comme une partie de son royaume. Il fallait par conséquent l'ancrer à la Méditerranée qui, à ce moment-là de la conquête, formait un lien puissant entre toutes les côtes du bassin oriental, depuis la Macédoine, les côtes égéennes, phéniciennes et levantines, pour enfin aboutir à l'Égypte. Le choix du site d'Alexandrie fut assurément un coup de génie d'Alexandre.

Cet isolement du Delta par rapport à la mer était renforcé par la présence du Sinaï à l'est qui constituait une vraie barrière avec l'Asie. Sa traversée était éprouvante et dangereuse à cause de conditions naturelles très dures. Seule la route du Nord, le long de la côte, offrait des conditions plus clémentes. Encore fallait-il l'aménager pour qu'elle fût praticable sans danger. La traversée de Péluse, sur la branche la plus à l'Est du Delta, la branche pélusiaque, s'étalait sur sept jours jusqu'à Gaza. Les mêmes conditions se rencontraient en Occident mais étaient moindres du fait de la présence des grandes oasis. Au Sud, les populations nubienues ne constituaient pas un réel danger. Et puis le Sud était à plus de 1 000 kilomètres de la Méditerranée, et le centre politique et économique du royaume égyptien s'était peu à peu déplacé vers le Nord durant le dernier millénaire.

Cette donnée géostratégique était visible et Ptolémée en a peut-être eu conscience au moment de se rendre en Égypte puis d'y pénétrer. Sa conscience des atouts égyptiens, dans ce cas, se renforça au cours de la suite de l'expédition en Asie. En effet, au contraire de l'Égypte, la Mésopotamie n'avait pas de frontières sécurisées par la nature. Ptolémée aurait pu y prélever des revenus considérables. Cependant, il aurait dû dépenser ses trésors pour conserver son pouvoir et la possibilité de lever chaque année de nouveaux revenus. La Mésopotamie était le terme de plusieurs routes d'invasion, par le nord et l'ouest notamment. C'est à Babylone qu'Alexandre était décédé en 323. Les forces macédoniennes y étaient concentrées. Le « gouvernement central » y séjournait. Le satrape de Babylonie n'avait donc pas les coudées franches. Et la situation politique

n'était pas suffisamment éclaircie en 323 pour que Ptolémée ne choisît pas l'Égypte.

Ce panorama semble corroborer le fait que Ptolémée avait réfléchi à l'avenir. S'il n'a pas planifié la création d'un royaume – comment aurait-il pu l'imaginer ? – il a certainement tenu à s'assurer une marge de manœuvre sinon une indépendance. En quittant Babylone, il prend ses distances avec le conseil qui désormais préside aux destinées du royaume car les héritiers du Conquérant sont incapables de gouverner par eux-mêmes. Tout d'abord, le demi-frère d'Alexandre, Arrhidée, rebaptisé à la hâte, Philippe III Arrhidée. Si Alexandre l'a laissé en vie au moment de sa prise de pouvoir quand il recherchait les assassins de son père Philippe II et qu'il élimina ses potentiels concurrents au trône, c'est parce qu'il ne représentait aucun danger. Il a la réputation d'avoir été faible d'esprit, cependant ce trait n'est guère explicité dans les sources et son attitude à Babylone après le décès du Conquérant va à l'encontre de ce préjugé. D'ailleurs, Alexandre l'a toujours traité avec respect. Le second héritier est à naître. Rhoxane, l'épouse d'Alexandre, est alors enceinte. Elle va donner naissance à un fils Alexandre IV qui va corégner avec Philippe Arrhidée. Corégner et non gouverner. Ce pauvre enfant n'arriva jamais à l'âge adulte. Les compagnons de son père avaient trop à perdre quand il approcha l'âge de 14 ans, âge auquel un roi était considéré comme pouvant gouverner. Deux rois, deux coteries, deux partis, deux raisons de s'entre-déchirer, sans compter toutes celles qui planaient sur ces chefs de guerre pressés de profiter de leurs victoires et de leurs conquêtes. À Babylone, la crise avait éclaté dès le lendemain des obsèques d'Alexandre. Ptolémée a-t-il senti dès lors que le pouvoir central, déchiré, ne pourrait maintenir l'unité du royaume ? A-t-il préféré s'extraire des luttes à venir ? Ou, au contraire, sentant prochaines les luttes, a-t-il voulu acquérir un avantage décisif, un territoire dans lequel s'ancrer et duquel tirer des revenus sans en attendre du pouvoir central ni lui en envoyer sa part ?

Toutes ces questions ne peuvent recevoir de réponse. Leur éclairage viendra en suivant à la trace la carrière de Ptolémée. Ces traces, pourtant, sont ténues. Parfois même sont-elles discutables. Ainsi, lorsque Arrien de Nicomédie, historien des exploits d'Alexandre, utilise comme source principale les mémoires de Ptolémée, il affirme qu'un roi, donc Ptolémée I^{er},

ne peut mentir. Il accepte le récit de Ptolémée sans en rien retirer, sans en rien critiquer. Or, écrites à la fin de sa vie, les mémoires de Ptolémée sont évidemment rédigées dans un sens favorable au Lagide. Deux limites apparaissent pourtant. D'abord il est notable que le fils de Lagos n'apparaît que peu dans le récit d'Arrien et, ensuite, Ptolémée ne pouvait rédiger des *Mémoires* en tout point falsifiées car des témoins de l'aventure étaient toujours en vie, notamment quand il en fit une lecture d'extraits sur l'Isthme de Corinthe. Les autres sources littéraires sont fragmentaires et quasiment inexistantes après 302. Dans son ensemble, le III^e siècle avant J.-C. en Méditerranée Orientale n'est plus couvert jusqu'aux environs de 220. Les vingt dernières années du règne de Ptolémée doivent donc être reconstituées à partir d'informations éparses. Quelques anecdotes chez Plutarque qui n'a pas jugé utile de dresser un portrait de Ptolémée, pas plus que des autres rois hellénistiques, dont l'œuvre à son époque, I^{er}-II^e siècle après J.-C., s'était diluée dans l'Empire romain. Contemporain d'Arrien, Plutarque s'intéresse à Alexandre, la figure tutélaire du monde hellénistique, à quelques personnalités troubles parmi les rois qui lui ont succédé : Démétrios Poliorcète, aventurier et roi en quête de royaume, ou Pyrrhos, le roi qui remportait sur les Romains des batailles aussi désastreuses que des défaites. Même Cléopâtre, la dernière des descendantes de Ptolémée I^{er}, n'eut droit à l'intérêt de Plutarque qu'à travers les portraits de César et d'Antoine. Des anecdotes sur Ptolémée, oui, mais elles ne touchent que la politique méditerranéenne. À l'instar de Diodore de Sicile, notre source principale pour les années 323-302, dans l'œuvre duquel Ptolémée n'apparaît que lorsqu'il agit au Levant, en Grèce, à Chypre ou lorsqu'il défend l'Égypte, par deux fois, contre des envahisseurs.

Tenter de suivre Ptolémée, c'est se pencher également sur l'épigraphie. Ces textes gravés sur pierre n'ont pas été fabriqués pour nous, mais pour leurs contemporains. Leur gravure sur du marbre, matériau le plus employé, coûte cher. Toutes les décisions des cités grecques ne sont donc pas exposées à la vue de tous. Les critères de sélection entre les textes affichés sur un matériau durable et ceux qui étaient archivés sur matériau périssable, le papyrus en premier lieu, nous échappent. L'importance d'un document selon notre point de vue n'est pas forcément celle que lui accordaient les Anciens. Le premier critère semble-t-il pour

qu'une cité se décide à financer une stèle est l'utilité pratique du texte ainsi affiché. Les communautés remercient un roi pour un bienfait, un don, la libération de la présence d'une garnison et tant d'autres choses. Le document est alors une preuve que l'on peut exhiber devant le roi oublieux ou un autre roi qui voudrait sans aucun doute se montrer au moins aussi généreux que son concurrent. L'épigraphie d'Athènes relate ainsi les interventions militaires, diplomatiques et bienfaitrices de Ptolémée en faveur de la communauté des Athéniens. C'est aussi par l'épigraphie que nous apprenons que Ptolémée s'est emparé des Cyclades après 300. Mais la date exacte nous échappe et les circonstances précises aussi. Pour Ptolémée, la publication sur des stèles de décrets en sa faveur relève aussi d'une mise en scène de sa générosité et de sa bienfaisance. Les cités avaient donc intérêt à satisfaire celui qui les avait aidées. Leur mise en valeur dans les sanctuaires ou les places publiques n'est évidemment pas due au hasard et joue en faveur des cités : les cités gagnent en prestige et en réputation d'être distinguées de la sorte par les puissants du moment.

La carrière de Ptolémée en Méditerranée s'écrit donc en pointillé. Quant à son gouvernement en Égypte, les sources littéraires grecques n'y attachent pas d'importance. Ce n'est pas une quelconque désapprobation, ou même un mépris de la part des historiens antiques. Simplement, ils portent leur intérêt sur la « grande histoire ». Que Ptolémée soit roi et pharaon leur importe peu. Ce qu'ils retiennent est sa richesse qui lui permet d'être parmi les rois les plus importants de Méditerranée orientale et de concurrencer les plus puissants d'entre eux : Antigone le Borgne et son fils Démétrios Poliorcète, Cassandre installé en Macédoine, Séleucos établi en Mésopotamie puis dans le Levant et en Anatolie. De la sorte, nous ne savons pas à quel moment Ptolémée transporte sa capitale de Memphis à Alexandrie.

Les sources égyptiennes ne sont guère plus parlantes. Cela est dû en partie à la perte des papyrus de l'époque de Ptolémée I^{er}. Sous le règne de son fils Ptolémée II, le dossier de Zénon de Caunos, fort de presque deux mille papyrus, apporte quantité de renseignements sur le royaume entre 262 et 239. Mais de dossier papyrologique du règne précédent, du règne fondateur, il n'en est pas. Nous possédons quelques déclarations des prêtres égyptiens dont le document exceptionnel que constitue la *Stèle*

du Satrape, érigée alors que Ptolémée n'est pas encore roi ni pharaon. Les informations qu'elle contient sont précieuses. Cependant un scrupule habite l'historien : peut-on généraliser à tout le royaume des informations détaillant la situation d'un sanctuaire installé dans le Delta ? D'autre part la rhétorique du clergé égyptien est marquée à la fois par les vicissitudes historiques et par l'idéologie. L'Égypte a connu deux conquêtes, celle des Perses en 341 et celle d'Alexandre en 331. En 323, nouveau changement avec l'arrivée de Ptolémée. Les conditions historiques ont donc mué rapidement. Or les prêtres égyptiens s'expriment à travers le prisme de leur croyance dans un monde immuable depuis sa Création par le dieu-démiurge. Ce qui est écrit possède une force efficiente. Ce qui signifie que l'écriture a le pouvoir de faire revivre ce qui est inscrit tant qu'on peut le lire. Par conséquent seuls les événements positifs sont relatés. Et il faut lire entre les lignes pour découvrir des éléments de crise, de danger, de difficulté en général. Le récit est toujours en faveur du roi selon des schémas récitatifs séculaires. La stèle remercie ainsi le dieu d'avoir apporté son soutien au roi et rappelle au dieu les bienfaits qu'il doit à la piété du roi.

Un élément précieux pour mieux connaître la politique menée par Ptolémée est la numismatique. En effet Ptolémée a établi par étapes une politique monétaire qui est un des fondements de sa puissance. Cette politique monétaire qui trouve son aboutissement en 294 demeura identique durant toute la dynastie et même au-delà. C'est une réussite étonnante.

En suivant Ptolémée, nous allons découvrir un royaume que le roi adapte aux exigences de son temps. Il va en faire le premier royaume de Méditerranée. Puissance politique, bien sûr, mais aussi phare de l'hellénisme par la promotion d'Alexandrie. Alexandre va devenir au fil des années la première ville de Méditerranée, la plus belle, la plus spectaculaire, le modèle pour les autres capitales royales. Elle compte maints bâtiments plus beaux les uns que les autres, un décor somptueux sans cesse enrichi, mais aussi, et peut-être surtout, elle rassemble les plus grands esprits du temps. Esprits grecs s'entend. Et Ptolémée devint ainsi le mécène par excellence.

Il est remarquable en tout point que, dès le premier règne d'une dynastie qui s'étendit sur trois siècles, tout se mit en place. Aucune des fondations de la puissance lagide coulées par Ptolémée I^{er} ne fut remise en cause par ses successeurs.

Alors Ptolémée fut-il un opportuniste ou un homme d'État ? Un homme incroyablement chanceux ou un bâtisseur ? Quoi qu'il en fut, l'œuvre de Ptolémée connut la réussite de la durée et sa réussite perdura.

CHAPITRE 1

PTOLÉMÉE, UN MACÉDONIEN DE HAUT RANG

LA MACÉDOINE AU MILIEU DU IV^E SIÈCLE AVANT J.-C.

Ptolémée naît dans une région de Grèce tout à fait particulière, et l'on pourrait dire qu'elle se trouve aux antipodes de l'Égypte. Non seulement par la position géographique, l'une étant au nord de la Méditerranée en relation avec l'Europe centrale, l'autre tout au Sud de la Méditerranée, carrefour entre l'Afrique, le Sahara et l'Asie, mais aussi par le climat, la topographie et la façon dont les populations y vivent et ont exploité leur environnement. Cette Grèce du Nord est différente de la Grèce centrale et du Sud. Au relief cloisonné du Péloponnèse, de la région de Delphes, répondent des espaces plus ouverts au-delà de l'Olympe, en Thessalie et en Macédoine.

Malgré tout, il est difficile de définir géographiquement la Macédoine. Celle-ci est à la rencontre des Balkans, montagneux, et de la mer Égée, méditerranéenne. Au cours de l'histoire antique, avant le IV^e siècle, les limites du royaume ont suivi l'expansion du peuple macédonien, depuis les chaînes du Pinde à l'ouest, jusqu'à la plaine de Philippes à l'est, et du mont Olympe au sud, jusqu'aux défilés de l'Axios entre les monts Barnous (Kaimaktsalan) et Orbélos (Bélès) au nord. Le lent processus historique

de l'émergence de la Macédoine explique l'unification politique tardive du pays. Les avancées ont été souvent suivies de reculs territoriaux bien que ceux-ci n'aient pas duré.

En simplifiant la carte, la Macédoine est le résultat de l'assemblage de trois demi-cercles : le premier est constitué par les hautes montagnes au nord et à l'ouest, le deuxième par des montagnes moins élevées qui descendent vers la plaine centrale qui est le troisième demi-cercle qui, lui, s'avance vers la côte égéenne. À l'intérieur de ces trois zones, il n'existe pas d'unité topographique, car les montagnes et les fleuves constituent autant de barrières entre les communautés qui s'y sont installées.

Le cœur originel du royaume comprenait la grande plaine alluviale formée par les fleuves Haliacmon, Loudias et Axios et celle plus petite de la Piérie. Le centre de la grande plaine était occupé par des marécages et le lac Loudiakè relié à la mer par le Loudias. À partir de ces basses terres, le royaume de Macédoine s'est construit et étendu. À l'ouest de ces deux plaines, se trouvait la Haute Macédoine, une région marquée par les massifs montagneux dont le cloisonnement fut favorable à l'émergence de royaumes indépendants. À l'exception de l'Éordée, bassin originaire de la famille de Lagos d'après Arrien (*L'Inde*, XVIII, 4), l'Élimée, l'Orestide et la Lyncestide ne furent annexées au royaume téménide qu'au cours du IV^e siècle. Plus à l'ouest se situait la frontière avec l'Épire tournée, elle, vers la mer Adriatique.

À l'est, les territoires de l'Axios furent conquis en partie par Alexandre I^{er} (498-454) mais la conquête ne s'acheva pas avant le règne de Philippe II. Au sud, les Macédoniens devenaient les voisins immédiats de la Chalcidique, terre colonisée par les Grecs venus du Sud et qui comptait un grand nombre de cités grecques dont Olynthe, la plus importante.

Deux grandes voies de communication assuraient un semblant d'unité à cette vaste région et reliaient toutes les zones plus ou moins isolées. La première allait le bassin danubien au golfe Thermaïque, ouverture sur la mer Égée, et suivait le cours de l'Axios. La seconde, future voie Egnatia des Romains, traversait d'ouest en est tout le nord de la Grèce, depuis les ports illyriens d'Apollonia et Dyrrachion – aujourd'hui en Albanie – jusqu'à Byzance et, plus loin, l'Asie et le Pont Euxin, nom antique de la mer Noire.

La Macédoine se singularise par rapport à la Grèce du Sud. Les hivers y sont pluvieux et la neige tombe en de nombreux endroits, tandis que l'été peut être caniculaire dans la plaine. Les prairies sont larges et arrosées toute l'année par des fleuves, venus des montagnes, qui ne connaissent pas la sécheresse. Dans ces prairies sont parqués non seulement les caprins et les ovins, mais surtout des bovins dont des buffles. La culture des oliviers et de la vigne est limitée aux bordures côtières qui échappent à Philippe II au début de son règne. Les montagnes, enneigées l'hiver et arrosées aux intersaisons, sont couvertes de chênes, de hêtres et même parfois de bouleaux. On y chasse le lion, l'auroch, le cerf, le lynx, le loup et l'ours – gibier représenté sur les mosaïques du palais royal de Pella, gibier royal par excellence. Les lacs regorgent de poissons d'eau douce dont se repaissent les pélicans, côte à côte avec les cygnes et les cigognes.

La Macédoine, à l'encontre une fois de plus des autres pays grecs, est donc riche de ressources naturelles, à condition que les hommes s'entendent et qu'un pouvoir politique installe une paix propice aux activités de production. Or, après Alexandre I^{er} et jusqu'à Philippe II, soit pendant presque un siècle, ce fut rarement le cas. Et même après Philippe, les forces centrifuges n'étaient pas totalement annihilées.

Les premiers Macédoniens formaient un groupe de bergers transhumants dont les troupeaux étaient constitués de moutons, chèvres, vaches, chevaux, ils se seraient fixés vers 700 et auraient choisi une première capitale, Aigai. Le choix d'une capitale pérenne est le signe d'une sédentarisation qui eut pour conséquence le développement des cultures : céréales, légumes et arbres fruitiers. L'essor de l'agriculture macédonienne est lié à des travaux d'assèchement des marais et de défrichement. La richesse du pays n'était pas seulement due à l'agriculture et à l'élevage. Le sol recelait de cuivre, de fer et, à l'est, d'or et d'argent, en quantités exceptionnelles pour le monde grec. Sous Alexandre I^{er}, un talent d'argent (plus de 30 kg) était extrait chaque jour des mines du Bisaltie : c'était un travail colossal que de creuser des boyaux, les étamper, puis extraire la gangue et la raffiner pour en extraire le minerai précieux. La monarchie s'était réservé le monopole des forêts et des mines. Cependant le commerce n'était pas aux mains des Macédoniens, furent-ils les rois. Les cités grecques de la côte exerçaient une sorte de monopole sous la protection ou, plutôt,

la domination d'Athènes, qui jouait de la division entre Macédoniens et savait se montrer brutale avec ses alliées de la rive égéenne si le besoin s'en faisait sentir. Ils fondèrent Amphipolis sur le Strymon vers 450 afin d'exploiter les mines d'or et d'argent du mont Pangée. Plus tard, vers 430, ils prirent de force Potidée afin que cette cité, une des plus importantes de Chalcidique, restât dans leur alliance.

Malgré ce que certains Athéniens, dont Démosthène l'orateur le plus virulent, en disaient, les Macédoniens étaient des Grecs qui parlaient un dialecte grec proche du thessalien et de l'épirote. Si les modalités de leur installation dans les contrées septentrionales de l'Hellade sont sujettes à controverse, il est avéré qu'ils furent très tôt en contact avec les populations autochtones dont on peut penser qu'elles n'étaient pas grecques ou, du moins, pas toutes grecques. Ce brassage était le résultat d'invasions successives. Dans les sources se lit le nom de différents peuples qui plus tard furent considérés comme macédoniens : ils conservaient le nom des régions qu'ils habitaient. Philippe II réussit à achever la fusion des différentes populations en un seul peuple. Toutefois, les couches dirigeantes de la société, c'est-à-dire l'élite guerrière, furent toujours constituées des descendants des conquérants grecs, ceux qui se présentaient comme les descendants des Argiens – Argos étant particulièrement prestigieuse du fait de sa domination du monde péloponnésien au VIII^e siècle avant J.-C. La dynastie des Téménides – considérée comme légendaire – qui tenait son nom de l'Argien Téménos, descendant d'Héraclès, puis celle des Argéades, à partir d'Argaios (roi entre 678 et 640) à laquelle appartiennent Philippe II et son fils Alexandre sont réputées argiennes et descendantes d'Héraclès lui-même. Ainsi l'organisation politique du territoire, à l'image d'une mosaïque, se ressentait encore de ce passé à l'époque classique : en Haute Macédoine le cadre politique demeurait celui de l'*ethnos*, que l'on traduit par tribu, qui contrôlait un territoire divisé en villages, tandis qu'en Basse Macédoine, les auteurs antiques parlent de *poléis*, de cités, sans doute parce qu'ils n'avaient pas dans leur vocabulaire un terme plus précis pour désigner des centres urbains qui contrôlaient un territoire exploité et cultivé. Il est encore difficile aujourd'hui de connaître exactement le statut de ces agglomérations. D'après les fouilles archéologiques récentes, les structures urbaines ressemblent à celles des cités

et les Macédoniens, hommes libres, semblent avoir bénéficié d'une sorte de citoyenneté. Toutefois le rôle de Philippe II dans la transformation des agglomérations de la Macédoine en cités fut déterminant. Le débat entre historiens reste ouvert.

Le royaume de Macédoine sous Philippe II, père d'Alexandre

Perdiccas III (370-360), le prédécesseur de Philippe II, monta sur le trône très jeune et, les cinq premières années de son règne, fut sous l'influence de tuteurs plus ou moins ambitieux qui empêchèrent une action efficace. Parvenu à la majorité en 365 il tenta de mener une politique conciliante avec les Athéniens mais s'aperçut rapidement que cette politique renforçait davantage les Athéniens qu'elle ne permettait à la Macédoine de parler d'égal à égal avec les ambassadeurs d'Athènes. Perdiccas III, cependant, semblait avoir trouvé un équilibre pour assurer l'indépendance de la Macédoine, lorsque les Illyriens de Bardylis, pendant l'été 360, envahirent la Haute Macédoine. Perdiccas concentra de grandes forces mais la bataille décisive tourna au désastre : 4 000 Macédoniens, dont le roi lui-même, moururent sur le champ de bataille. Le pays était à la merci des envahisseurs qui dévastèrent les bourgs et les campagnes de Haute Macédoine. Leur but était le butin et non la conquête.

C'est suite à cette catastrophe que Philippe, âgé de vingt-trois ans, devint le roi des Macédoniens en 360, après avoir écarté Amyntas III, son neveu, un enfant, et successeur légitime de son père Perdiccas. L'année 360 comme date d'avènement de Philippe est assurée depuis la découverte de l'inscription d'Olévénis, en Macédoine. Cette inscription, datée de 345 et publiée sous le n° 62 dans l'ouvrage de Patrice Brun, *Hégémonies et sociétés dans le monde grec*, mentionne la date de 345 comme la seizième année du règne de Philippe. Il allait régner 24 ans. Il est le grand bâtisseur de la puissance macédonienne et les sources antiques le soulignent bien lorsqu'elles relatent les oppositions à Alexandre de nobles macédoniens qui lui reprochent d'oublier qu'il est le fils de Philippe. Cleitos y laissa la vie. Bâtisseur, en premier lieu parce que l'œuvre de Philippe, patiemment construite, lui survécut ce qui était une première dans l'histoire récente de la Macédoine. Et en second lieu parce que son fils put renforcer cette

puissance par une conquête démesurée. Toutefois Philippe II est mal connu parce que le peu que nous sachions de lui provient du témoignage de ses adversaires, principalement de Démosthène, l'orateur athénien qui n'eut de cesse de combattre, par le verbe, l'expansionnisme de Philippe, et de sources historiques, comme Diodore de Sicile, qui se préoccupent de l'extension du royaume de Macédoine sans s'intéresser plus avant à la personnalité de Philippe.

Philippe fut donc roi des Macédoniens de 360 à 336. La monarchie macédonienne était une monarchie « nationale ». Pour accéder à la royauté, le prétendant devait solliciter et obtenir l'assentiment de l'Assemblée (*koinon* des Macédoniens ou simplement « les Macédoniens »), le peuple en armes désignant, en théorie, le plus apte à le guider au combat par acclamation, mais parfois le silence ou les huées éconduisaient le prétendant. La monarchie macédonienne est par conséquent une monarchie guerrière, ce qui tombe sous le sens lorsque l'on se souvient du voisinage des peuples barbares et de l'incursion des Illyriens en 360. Il n'existe pas de règle successorale dans la famille des Argéades et les rois pratiquent la polygamie. Tout fils du roi peut donc prétendre lui succéder. Après que les prétendants se furent arrangés d'une manière ou d'une autre, l'Assemblée légitimait dans un second temps l'héritier issu de la dynastie, ou désignait, le cas échéant, un régent – Philippe pour son neveu Amyntas (Justin, 5, 9-10) en 360 –, et pouvait révoquer un souverain incapable et transférer à un autre le titre royal. Ce système monarchique était critiqué par Démosthène. L'orateur athénien y voyait la preuve de ce que les Macédoniens n'étaient pas des Grecs. Les Grecs, eux, avaient atteint le sommet de la civilisation en s'organisant en cités, en *poléis*. Ils n'étaient plus des sujets, mais des citoyens et avaient vaincu les Perses pour défendre leur liberté, honneur que les Macédoniens avaient boudé en se soumettant aux Perses lorsque Xerxès et son armée s'avancèrent vers le royaume. Pourtant, cette monarchie fit l'admiration d'autres penseurs athéniens, Isocrate et Platon en tête.

Une fois choisi par ses guerriers – au moins en théorie – le roi gouverne seul bien qu'aidé par un conseil. Ce conseil rassemble les personnages les plus puissants du royaume. C'est un gage d'unité politique. Le roi – le *basileus* – possède un pouvoir autocratique dans le respect de la tradition,

le *nomos* macédonien non-écrit. La fonction sacerdotale est accomplie pour son peuple par le souverain, qui offre lui-même les sacrifices quotidiens et en temps de guerre, il prend en personne le commandement de l'armée. Tous les rois macédoniens combattent : Perdiccas III, Philippe II et Alexandre le Grand ne firent pas exception, bien au contraire.

En 360, Philippe commença par acheter le retrait des envahisseurs illyriens qui furent tout heureux d'obtenir des richesses sans effort, et acheta aussi la neutralité des Thraces à l'est et des Péoniens au nord. C'est là une donnée stratégique fondamentale : la Macédoine est le boulevard de l'hellénisme, la barrière grecque face aux peuples barbares. Athènes, la cité qui s'opposa à Philippe, n'était entourée que de Grecs, Béotiens au Nord, Mégariens à l'Ouest, Éginètes et Eubéens pour les îles les plus proches. Les Macédoniens, eux, étaient au contact des Illyriens, des Thraces, des Odryses, des Péoniens et d'autres encore. Philippe dut compter aussi avec les ambitions des prétendants au trône, descendants de souverains antérieurs, encouragées par les cités grecques de la côte, Olynthe par exemple, et bien sûr les Athéniens.

Dès 359, le nouveau roi prit sa revanche sur le roi Bardylis en écrasant à son tour les Illyriens. Le sort des armes favorable tout à coup aux Macédoniens laisse à penser que, précocement, Philippe avait réorganisé son armée. L'armée macédonienne traditionnelle comptait pour force principale la cavalerie des *hétairoi*, des Compagnons, constituée d'une aristocratie de riches propriétaires fonciers, capables d'entretenir leur monture et le personnel indispensable. Philippe lui adjoignit une phalange qui devint le fer de lance de l'armée macédonienne. Ces fantassins lourds prirent le nom de *pezhétairoi*, les Compagnons à pied. Cette phalange fut armée d'une sarisse, longue lance de 5 à 7,50 m, qui dépassait des premiers rangs de plusieurs mètres. L'adversaire était dans l'impossibilité d'entrer en contact avec les fantassins macédoniens et les flèches se brisaient, en partie du moins, sur la défense que constituaient les sarisses hérissées par les derniers rangs de la phalange. Cette phalange demandait un entraînement intensif et une grande discipline car les hommes devaient manœuvrer de concert pour conserver les rangs serrés. Les fantassins lourds, les phalangites, provenaient en majeure partie de Haute Macédoine.

Après cette première victoire, Philippe n'eut de cesse d'augmenter ses effectifs en agglomérant des soldats levés parmi les peuples nouvellement soumis. Nous savons que Philippe ajouta les cavaliers thessaliens réputés dans tout le monde grec, comme les cavaliers mèdes l'étaient dans le monde asiatique. D'autre part, le roi développa un élément décisif qui faisait le plus souvent défaut aux Grecs, la poliorcétique. Il ne connut que peu d'échecs dans la conduite des sièges – on lui en connaît deux à Byzance et à Périnthe. Il joua aussi sur la rapidité de déplacement. Les armées de Philippe n'étaient jamais là où leurs adversaires les attendaient.

Ainsi Philippe acquit-il la réputation de roi-soldat et aussi de fin tacticien : il aurait inauguré la formation en coin pour la charge de cavalerie. Partie d'une aile, la gauche le plus souvent, la cavalerie aurait alors chargé entre l'aile droite opposée et le centre, en un point faible du dispositif traditionnel des armées grecques, car le côté droit des fantassins était mal protégé. Ce fut la charge de la cavalerie menée par Alexandre qui emporta la victoire à Chéronée en 338 et amena à la destruction du Bataillon Sacré des Thébains. Philippe avait peut-être rapporté l'idée de l'attaque en coin de son séjour comme otage à Thèbes à l'époque du grand Épaminondas, le vainqueur des Spartiates (Diodore, XVI, II, 2-3).

Le plus remarquable dans l'œuvre de Philippe II est l'impression qu'il a appliqué un plan préétabli. Cela ne se peut. Il convient donc de lire cette cohérence comme l'adaptation efficace d'un roi aux réalités mouvantes du moment. Chaque circonstance nouvelle lui permet de se renforcer. Aucun événement de son règne ne conduit à un recul de sa puissance, malgré des échecs relatifs, notamment contre les mercenaires d'Onomarchos en Thessalie en 354, que Philippe effaça dès 353 lors de sa victoire au Champ de Crocus. Après avoir sécurisé les frontières septentrionales et orientales, Philippe entama son expansion vers le Sud et l'Est où se trouvaient des cités grecques fondées lors du grand mouvement de colonisation des VIII^e et VII^e siècles. Deux cités revêtaient une importance particulière : Amphipolis qui était un carrefour et commandait la région minière du Pangée et Olynthe qui dominait la Chalcidique, une région propice à la culture de l'olivier et de la vigne. Amphipolis fut prise en 357 et épargnée car il s'agissait pour Philippe de conserver l'organisation

qui permettait l'exploitation des mines d'or et d'argent du mont Pangée voisin d'Amphipolis. Par contre Olynthe, dont s'empara Philippe en 349/8 fut détruite et sa population massacrée ou vendue en esclavage. Ce fut l'occasion pour Philippe de récompenser ses fidèles en leur distribuant des domaines, et de déplacer des populations. C'est un des traits marquants de la politique intérieure du roi : il remodela son royaume en déracinant certains peuples vaincus et obtint ainsi une plus grande unité tout en exploitant au mieux les territoires acquis. Néanmoins, le sort d'Olynthe – sans doute Philippe voulut-il faire peur aux autres cités grecques – ne fut pas partagé par les autres cités grecques intégrées dans le royaume qui gardèrent leur autonomie. À l'exception de Stagire. Peu à peu Philippe avança en Thrace où il fonda la cité de Philippes dans un district minier qui jusqu'alors dépendait indirectement de l'île de Thasos. Une partie de l'œuvre de Philippe fut de développer les cités en Macédoine et leur autonomie politique. Une sorte d'hellénisation approfondie du royaume.

Philippe se tourna ensuite vers la Grèce méridionale. Il avait acquis une réputation de guerrier, de chef militaire remarquable mais, aussi, d'un homme prêt à tout pour asseoir sa domination, la brutalité et l'absence de scrupules étant sa marque – après la victoire au Champ de Crocus, il aurait fait exécuter 3 000 prisonniers, des mercenaires. La mainmise sur la Thessalie se fit cependant par des moyens légaux ou du moins en façade, les Thessaliens élisant Philippe, à leur manière aristocratique, archonte, soit chef militaire suprême à vie. Seuls les tyrans de Phères tentèrent de s'y opposer. Philippe dut s'y reprendre à deux fois pour écraser l'armée des mercenaires de Phères, en 353 puis en 352. Cette prise de pouvoir était un succès de poids pour Philippe qui put compter sur le renfort de la cavalerie thessalienne et sur les deux places thessaliennes à l'amphictionie pyléo-delphique qui gérait le sanctuaire de Delphes. L'amphictionie était une assemblée des délégués de plusieurs peuples qui géraient depuis des siècles le sanctuaire où se rendaient les oracles d'Apollon. Or la Grèce centrale était déchirée par des rivalités sans fin. Sous prétexte de défendre le dieu, Philippe réussit à s'immiscer en Grèce centrale contre les Phocidiens, peuple voisin de Delphes, qui jalouaient la

richesse du sanctuaire. En 346, il sortit vainqueur de la IV^e Guerre Sacrée contre lesdits Phocidiens. La conséquence principale de cette victoire fut que les Macédoniens désormais campaient en Grèce centrale, proches de la Béotie et de l'Attique. Il fallut attendre 340 pour que Béotiens et Athéniens s'entendissent dans une alliance contre Philippe. Le sort de la Grèce se joua à Chéronée à l'été 338. Comme nous l'avons vu, le jeune Alexandre commandait la cavalerie. Ce serait lui qui aurait avec ses cavaliers massacré le Bataillon Sacré des Thébains qui était le maître incontesté des champs de bataille depuis 40 ans.

À la suite de cette victoire, Philippe proposa à toutes les puissances grecques d'entrer dans la Ligue de Corinthe. Elles n'avaient pas le loisir de refuser – à l'exception de Sparte qui s'était tenue à l'écart de la guerre contre Philippe. Cette Ligue avait pour but de pacifier les relations entre États grecs par la généralisation de l'arbitrage. Une autre mission lui fut confiée : aider Philippe à mener une expédition en Asie contre les Perses et le choix de Corinthe pour rassembler les délégués des États grecs était un écho à la Ligue hellénique de 481 qui avait combattu victorieusement le Grand Roi Xerxès. Philippe fut désigné officiellement comme le chef militaire des troupes de la Ligue tout en n'appartenant pas à celle-ci. Il conservait ainsi toute sa capacité de manœuvre. Le projet mis en route par Philippe sembla devoir être remis à plus tard si jamais il put être mené à bien lorsque Philippe fut assassiné à Aigai, au début de l'été 336 (Diodore, XVI, 94).

Ptolémée, ami d'enfance d'Alexandre

Ptolémée est réputé fils de Lagos. C'est pourquoi la dynastie à laquelle il a donné le jour est appelée lagide. La lignée des Ptolémées constitue donc la dynastie lagide ou les Lagides, les descendants de Lagos.

Les parents de Ptolémée nous sont connus par leur nom. Son père était Lagos et sa mère Arsinoé. Son père était originaire d'Éordée. Cette région est la zone de Haute-Macédoine la plus proche de la Basse Macédoine et a été intégrée au royaume des Macédoniens très tôt dans l'histoire. D'après une anecdote de Plutarque rapportée dans ses *Œuvres*

morales, Lagos aurait eu des origines modestes. Il rapporte que Ptolémée, encore enfant, voulut se moquer d'un de ses maîtres en lui demandant qui était le père de Pélée, lui-même père d'Achille. Le précepteur, vexé, rétorqua en lui demandant qui était le père de Lagos. Ptolémée garda son calme et répondit : « S'il n'est point royal d'être brocardé, il ne l'est pas non plus de brocarder ». L'anecdote tend donc à justifier la promotion de Ptolémée à la royauté par ses qualités et la conscience qu'il aurait eue de son destin. À noter que Ptolémée donna son propre nom au fils qu'il destinait à lui succéder à la tête de son royaume et non celui de son père Lagos. De la sorte il transmettait le premier nom qui fut sorti de l'ombre et non, selon la tradition grecque, le nom de son père. Quant à son père Lagos, en montrant ses qualités guerrières et peut-être également suite au remplacement des cadres tués lors de la bataille perdue par Perdikkas III, il devint officier dans l'armée macédonienne. Cette promotion eut peut-être pour résultat qu'il épousa Arsinoé. Arsinoé est présentée par les sources antiques soit comme une concubine de Philippe II, soit comme une princesse de la famille des Argéades ou tout du moins appartenant à la famille royale de manière plus ou moins proche. Les deux approches ne donnent pas à ce mariage la même dimension. Dans le premier cas, Philippe aurait offert à Arsinoé un rang honorable en la confiant à un de ses soldats parmi les plus braves. Certains auteurs antiques vont plus loin en supposant qu'Arsinoé était alors enceinte des œuvres de Philippe (Pausanias, *Description de la Grèce*, I, 6). Le mariage aurait été ainsi un moyen de légitimer le futur enfant du roi. Comme l'épisode ne se déroule pas dans le cadre d'une cité grecque au sein de laquelle la citoyenneté est un bien précieux, un privilège qui ne s'acquiert pas et ne s'obtient que par la naissance, la précaution de Philippe est sujette à caution. D'autant plus que les sources relatives à cette grossesse sont tardives et influencées, par conséquent, par la propagande élaborée autour de la dynastie des Ptolémées. Ce faisant, cette anecdote induit que Ptolémée était le demi-frère d'Alexandre. La légitimation de la promotion de Ptolémée en tant que roi devient évidente. La date retenue pour la naissance de Ptolémée est traditionnellement 367, ce qui en fait de neuf ans l'aîné d'Alexandre. En 367, Philippe est âgé de 16 ans. Sans doute est-il encore à Thèbes. D'autre part, est-il en position d'offrir une concubine ? La

chronologie n'est pas incompatible mais les circonstances plaident pour une invention tardive.

D'Arsinoé, Lagos eut un second fils Ménélaos. Ce Ménélaos suivit son frère aîné en Égypte et lui rendit les plus grands services à Chypre après la mort d'Alexandre. Il ne semble pas avoir pris part à l'aventure du Conquérant. Par la suite, Lagos épousa en secondes noces Antigone, nièce d'Antipater, un proche de Philippe II puis d'Alexandre. L'ascension de Lagos est perceptible dans cette alliance matrimoniale. La fille qu'Antigone avait eue d'un premier mariage, Bérénice I^{re}, épousa par la suite de Ptolémée. Elle fut sa quatrième et dernière épouse officielle.

Nous savons peu de chose de la jeunesse de Ptolémée. Tout juste apprenons-nous par Plutarque qu'il appartenait au cercle des amis d'Alexandre. En effet par deux fois, Alexandre se querella avec son père. Il craignit d'être écarté de la succession par les mariages successifs qui se nouaient à la cour de Pella. Le premier différend naquit à la suite du mariage de Philippe II avec Cléopâtre, nièce d'Attale, un proche du roi, qui invita les convives du banquet nuptial à prier pour que Cléopâtre donnât un fils légitime à Philippe qui pût lui succéder. Alexandre lança une coupe à la figure de l'ami de son père, qui l'exila. L'épisode est narré par Plutarque au paragraphe IX de la *Vie d'Alexandre*. Nous ne savons pas qui suivit Alexandre en Illyrie tandis qu'Olympias, sa mère, se réfugiait en Épire, royaume dont elle était originaire. Peu de temps après, Philippe rappela son fils. Nous ne savons combien de temps dura cet exil. Il va de soi qu'un héritier au trône de Macédoine ne se déplaçait pas seul. Il était entouré de ses compagnons. Alexandre le fut d'ailleurs toute sa vie. Il est plausible que Ptolémée l'accompagnât, cependant nous devons en rester au stade des suppositions. De même, l'année de cette querelle n'est pas assurée bien que nous sachions qu'elle se place à la fin du règne de Philippe puisque Cléopâtre fut la dernière épouse du roi des Macédoniens. Cependant il est difficile d'admettre que Philippe ait eu l'intention de marginaliser Alexandre. Non seulement, il le rappela très vite mais il lui confia la régence de la Macédoine en 340 tandis qu'il menait lui-même une campagne militaire. Alexandre lui fit honneur en réprimant une révolte sur le haut court du fleuve Strymon.

Un nouveau différend opposa Alexandre à son père en 337/6. Philippe II avait eu d'une Thessalienne nommée Philinné, un fils du nom d'Arrhidée. L'historiographie antique a mal traité Arrhidée qui fut affublé de la réputation de débilité. Pourtant c'est lui qui succéda à Alexandre en 323. Quoi qu'il en fut, Plutarque (*Alexandre*, X) présente un imbroglio autour de la fille du satrape de Carie, Pixodaros, qui souhaitait donner sa fille aînée en mariage à Arrhidée. Alexandre revendiqua la partie pour lui. Philippe, fou de rage, s'emporta contre Alexandre à qui il reprocha cette alliance indigne de son rang, et bannit de Macédoine certains des compagnons d'Alexandre. Plutarque en donne la liste : Harpale, Néarque, Érigyos et Ptolémée. Plutarque est silencieux sur un éventuel départ d'Alexandre. L'épisode est intéressant sur plusieurs points. L'entourage d'Alexandre était le lieu d'intrigues entre compagnons. Ainsi c'est Philotas qui dénonça auprès de Philippe le mariage envisagé par Alexandre. Les autres compagnons, ceux qui furent bannis, avaient donc soutenu, au moins en restant silencieux, le projet matrimonial. Cet entourage constituait une sorte de cour de substitution à celle de Philippe. Une nouvelle génération de jeunes Macédoniens s'était attachée à Alexandre et lui apportait son soutien. Philippe a donc affaibli Alexandre en exilant certains d'entre eux. Enfin, la présence de Ptolémée dans la liste des bannis semble un indice de sa proximité avec Alexandre. Cela n'est guère étonnant étant donné la carrière de son père, Lagos, au sein de l'armée royale macédonienne. Or si cette proximité est ainsi avérée, cela signifierait que Ptolémée avait été éduqué avec Alexandre, malgré leur différence d'âges. Une grande incompréhension éloignait Alexandre de son père. Philippe menait une politique d'apaisement vis-à-vis des Grands de son royaume. Mais Alexandre s'était entouré des fils des familles de moindre importance, comme celles de Héphestion ou de Ptolémée, et des amis du lignage de sa mère. Que ce fut Philotas, fils de Parménion, l'ami d'Alexandre qui dénonça auprès de Philippe les tractations matrimoniales ne doit pas nous étonner. Deux césures conduisent à imaginer un antagonisme entre Alexandre et son père. D'une part, les proches amis d'Alexandre appartiennent aux familles aristocratiques les moins influentes du royaume et, d'autre part, deux générations cohabitent, la plus jeune entourant Alexandre. Néanmoins Philippe n'a jamais eu de velléité d'écarter Alexandre du

trône. La polygamie du roi des Macédoniens est une assurance contre la vacance du pouvoir. Le roi est exposé à la guerre. Avoir plusieurs fils et plusieurs frères permettait la continuité de la dynastie. Que Philippe épousât des femmes plus jeunes qu'Olympias s'inscrivait donc dans une logique politique, à la fois d'alliance avec les grandes familles macédoniennes et de multiplication des héritiers potentiels. Philippe était monté sur le trône en 360 du fait de cette politique matrimoniale. Et le royaume de Macédoine avait ainsi été sauvé des Illyriens.

Plutarque nous apprend qu'Alexandre reçut sa première éducation de Léonidas, un parent d'Olympias, et de Lysimachos d'Acarnanie qui se surnommait Phénix, le nom du maître d'Achille. Cette première étape de l'éducation du jeune héritier entre donc dans les coutumes grecques qui veulent que, pendant les premières années d'un enfant, son éducation fût confiée à sa mère. Lorsque Philippe en prit la responsabilité, il invita le philosophe Aristote à venir à Pella. Pour le convaincre, le roi reconstruisit la cité natale d'Aristote, Stagire, qu'il avait rasée en 350 et y réinstalla les citoyens qui avaient été exilés ou vendus en esclavage. L'épisode permet donc de dater l'arrivée d'Aristote après 350. Il est possible qu'il vint lorsque Alexandre atteignit l'âge de 14 ans. Aristote fut installé dans le Nymphée de Miéza. Le lieu était des plus agréables, loin du tumulte de la cour, il comportait des bancs et des aires ombragées. Alexandre ne fut pas seul à bénéficier des leçons du philosophe. Ses compagnons en profitèrent tout autant. Il est plausible que Ptolémée, bien que plus âgé, fut présent. En effet, un demi-siècle plus tard Ptolémée qui ambitionnait de faire de sa capitale le centre culturel de l'hellénisme, invita les philosophes successeurs d'Aristote à venir à Alexandrie où il leur promit des conditions de travail à nulle autre pareille. Si Théophraste déclina l'invitation, Démétrios de Phalère y trouva refuge.

Toutefois, si l'on considère que les commandements importants dans l'armée d'Alexandre passée en Asie furent confiés aux anciens stratèges de Philippe II et aux plus proches compagnons d'Alexandre, il est certain que Ptolémée n'était pas de ce nombre. Si bien qu'il est difficile de différencier ce qui relève de l'exactitude historique et ce qui relève de la déformation historique produite par l'accession de Ptolémée à la royauté et la réussite

de la dynastie qu'il fonda et qui fut de toutes les dynasties celle qui régna le plus longtemps sur l'Égypte antique.

L'anabase d'Alexandre : Ptolémée aux côtés du Conquérant

Alexandre succéda à son père Philippe II au cours de l'été 336. Il avait vingt ans et régna jusqu'en juin 323. Ses exploits changèrent le monde antique et remodelèrent l'Orient méditerranéen et le Proche-Orient. Ptolémée est censé l'avoir accompagné durant toutes ces années. Pourtant, dans les sources antiques, il apparaît rarement dans les premières années de règne. Il ne devient un personnage de premier plan qu'à partir de 329, lors de la campagne contre Bessos qui s'est proclamé Grand Roi, et surtout à partir de la campagne en Inde l'année suivante. À Babylone, au moment de l'organisation de la succession du Conquérant et de la distribution des satrapies, il occupe encore une place secondaire bien qu'il fût le premier à choisir sa satrapie. Ptolémée, à ce moment-là, n'appartient pas à ce que l'on pourrait nommer le conseil de régence dominé par la figure de Perdiccas.

Ptolémée, qui avait été banni par Philippe, peut-être en 337/6, paraît avoir regagné Pella peu après l'avènement d'Alexandre. Le nouveau roi le fit entrer dans l'escadron d'élite de cavalerie des *Hétairoi*, dont il faisait encore partie lors de la bataille d'Issos. C'est la raison pour laquelle Justin (XIII, 4, 10) écrit qu'il commença sa carrière militaire comme « simple soldat ». L'historien ajoute que Ptolémée reçut cette distinction pour sa valeur militaire. Justin n'est pas l'historien le plus précis ni le plus fiable. Mais on ne voit pas à quel moment Ptolémée avait pu prouver sa valeur militaire. Certes il n'exerçait aucun commandement, mais il pouvait approcher Alexandre à sa guise et était sans doute au courant de biens des choses. Quoi qu'il en fut, Ptolémée se trouva alors dans l'intimité de grands personnages, qui furent par la suite ceux que l'on nomma les diadoques, les successeurs, qui se disputèrent l'héritage d'Alexandre. Ces *Hétairoi* participèrent à toutes les batailles et Alexandre leur confia des missions de confiance et d'administration. Ils avaient accès au conseil du roi sur décision royale. Par conséquent nous ne

savons pas si Ptolémée y eut accès avant 328, date de sa nomination en tant que somatophylaque.

Il est donc hautement probable que Ptolémée prit part à la campagne contre les Triballes, tribus barbares du Nord qui s'étaient révoltées à l'annonce de la mort de Philippe. La campagne fut difficile à mener, à tel point que la rumeur du décès au combat d'Alexandre se répandit en Grèce. Cette fausse nouvelle incita les Béotiens à se révolter à leur tour tandis que les Athéniens écoutèrent Démosthène qui conseilla l'abstention. Alexandre mena alors son armée en Béotie où il sévit brutalement. Thèbes fut rasée, à l'exception, dit-on, de la maison de Pindare qu'Alexandre considérait comme le plus grand poète grec, après Homère.

Alexandre, ayant rétabli la domination macédonienne en Grèce et sécurisé la frontière septentrionale, passa en Asie où des troupes avaient été antérieurement envoyées par Philippe. Ptolémée participa donc à l'ensemble de l'aventure. Il combattit sans doute sur le Granique, visita les cités grecques d'Asie, Éphèse, Milet, Priène. Qu'en a-t-il retiré qui aurait influencé son gouvernement ultérieur ? Il est évidemment impossible de répondre sinon à considérer Ptolémée comme un observateur aiguisé et possesseur d'une sorte de prescience. La proximité avec Alexandre l'a en tout cas ouvert aux considérations stratégiques et plus largement il a pu contempler la capacité d'Alexandre à organiser ses conquêtes tout en préparant la suite.

À la bataille d'Issos, d'après Arrien (II, 9, 7-8), Ptolémée occupe l'aile droite à la tête d'une division de cavalerie. Il fait partie du dispositif tactique de l'aile sous les ordres de Nicanor, un fils de Parménion, aux côtés de Coënos, Perdicas et Méléagre qui jouent un rôle similaire à celui de Ptolémée. À la suite de la bataille, Ptolémée se lança à la poursuite des fuyards de l'armée perse car Arrien le cite comme sa source lorsqu'il décrit le désastre vécu par les Perses : « Ptolémée fils de Lagos, qui se trouvait alors aux côtés d'Alexandre, dit que ceux qui poursuivaient Darius avec eux, parvenus à un ravin au cours de la poursuite, franchirent ce ravin sur des cadavres » (II, XI, 8, traduit par P. Goukowsky). Le nombre de morts ordinaires s'élevait à environ cent mille, dont plus de dix mille cavaliers – même évaluation chez Diodore (XVII, 36, 6) et chez Quinte

Curce (III, II, 27). Justin (XI, 9, 10) s'accorde avec les autres historiens sur le nombre de cavaliers, mais réduit à 61 000 le nombre de fantassins. Il ajoute 40 000 prisonniers. Les pertes macédoniennes, de leur côté, furent très faibles.

Au lieu de poursuivre plus avant Darius, Alexandre continua sa route vers le Sud. Il s'agissait pour lui de couper les Perses de la mer Méditerranée et de leur interdire une contre-attaque avec leur flotte sur ses arrières. Retardé longtemps par le siège de Tyr puis par celui de Gaza, Alexandre entra en Égypte à la toute fin d'année 332, soit plus d'un an après la victoire d'Issos. Il aurait été intéressant d'avoir les impressions de Ptolémée à l'instant de sa découverte de l'Égypte mais nous en sommes frustrés puisque Arrien ne cite pas ses sources dans le récit des événements égyptiens. Nous pouvons reconstituer le trajet emprunté par Alexandre. Parti de Gaza, il suivit la route septentrionale qui franchissait le Sinaï, le long des côtes méditerranéennes. Il s'agissait de la seule route sûre dans cette région particulièrement hostile, où l'eau douce était rare et les Bédouins dangereux. C'était donc la seule voie d'invasion de l'Égypte depuis l'Asie car la côte méditerranéenne ne comptait aucun port et celui qui s'engageait dans les bouches du Delta risquait de se perdre dans des méandres abandonnés et d'être la proie des pillards, sans compter les hauts-fonds dissimulés sous les flots sur lesquels les navires risquaient de s'échouer. Cet avantage stratégique avait été mis en valeur depuis des siècles par les pharaons égyptiens, sans doute depuis l'Ancien Empire, par l'équipement du chemin d'Horus entre Péluse et Gaza. Les choses avaient changé au cours du IV^e siècle : une route maritime avait été ouverte via le mont Cassion et la route terrestre s'en était approchée pour passer plus au Nord et éviter les marécages autour du lac Sirbonis. Alexandre arriva à Péluse sur la branche la plus orientale du Delta du Nil. Il ne rencontra aucune résistance. Le satrape d'Égypte Sabakès avait été tué à Issos. Sa présence dans l'armée de Darius implique qu'il vint avec des troupes égyptiennes. L'Égypte au moment où les Macédoniens y entrent n'a sans doute pas les capacités de résister. La reddition de la place de Péluse sans combattre facilite la campagne d'Alexandre : le chef mercenaire Amyntas au service du roi perse a changé de camp opportunément. Pourtant, le Delta n'est pas, à cette époque, une région

hospitalière. Elle est encombrée de forêts de papyrus et de marais, résidus de la crue. L'existence de la crue du Nil était connue des Grecs depuis au moins Hérodote, et avant lui Hécatee et Cadmos de Milet au VI^e siècle : le phénomène aiguësait leur curiosité. Ils cherchaient l'explication à une crue estivale au moment où les fleuves grecs étaient, eux, à leur étiage. À cette époque de l'année, l'inconfort du Delta se renforce des miasmes qui émanent des trous d'eau qui subsistent après le retrait de la crue. L'itinéraire le plus emprunté pour entrer en Égypte suit donc la branche pélusiaque du Delta, en direction du Sud, jusqu'à Memphis mais Alexandre, d'après Arrien, suivit la route moins directe qui passait par Héliopolis. Memphis était une des plus anciennes capitales pharaoniques et, sans aucun doute, la plus prestigieuse, notamment parce qu'elle abritait le sanctuaire de Ptah, le dieu qui couronnait le nouveau pharaon. C'était aussi la ville la plus peuplée d'Égypte. Les eaux du Nil y sont calmes et s'écoulent paisiblement (Diodore, I, XXXII, 7). Alexandre put constater que, à l'entrée de chacune des sept bouches du Delta, avait été bâtie une ville qui s'étendait sur les deux rives et formait un point fort. Les derniers rois indigènes, durant la première moitié du IV^e siècle, avaient fortifié toute la zone afin de résister au retour des Perses. Ptolémée put découvrir tout aussi bien les vastes zones cultivées et irriguées car, la crue s'étant retirée, les terres cultivables étaient entièrement dégagées à l'arrivée des Macédoniens et le limon noir qui avait été déposé était visible. Ils firent également connaissance avec une faune exotique, les crocodiles et les hippopotames, et les nombreux oiseaux qui nichaient dans les marais, peut-être aussi quelques animaux sauvages des confins.

À Memphis, Alexandre se conforma à l'attitude que les Égyptiens attendaient d'un pharaon. Il respecta les dieux égyptiens et les animaux sacrés qui leur étaient attachés. Le plus important de ces animaux était le taureau Apis représentation terrestre du dieu Ptah, son hypostase. Le clergé égyptien fut particulièrement sensible au respect qu'Alexandre montra pour leurs traditions et leurs croyances. Ptolémée sut s'en souvenir. Il se fit, plus tard, un allié du clergé égyptien. Car l'on peut parler de clergé égyptien. Les prêtres appartenaient, pour les plus importants dans la hiérarchie, à l'aristocratie égyptienne. Leur sacerdoce s'étalait sur trois mois. Le reste de l'année était employé à d'autres activités, administratives

ou militaires, et économiques. Leur fonction de prêtre les plaçait au sommet de la société autochtone. Ils avaient, par exemple, le rôle de juge qu'ils exerçaient aux portes des temples. Alexandre sut à ce point flatter les prêtres que ceux-ci se firent les propagandistes du Conquérant le présentant comme un libérateur de l'oppression perse. La reconquête perse datait de 10 ans et elle avait été particulièrement violente, laissant des traces indélébiles dans la mémoire des Égyptiens. Est-ce qu'Alexandre est allé jusqu'à se faire couronner roi de Haute et de Basse Égypte dans le sanctuaire de Ptah ? Il n'existe aucune certitude à ce sujet. Quoi qu'il en fut il reçut une titulature officielle de la part du clergé qui permit aux prêtres de rendre le culte au nom d'Alexandre dans tous les temples d'Égypte. Car les prêtres n'officiaient que par délégation du pouvoir du roi qui, seul, avait le privilège de communiquer avec les dieux.

Alexandre rencontra sans doute des Grecs d'Égypte. Certains étaient les descendants des mercenaires venus au VII^e siècle à la demande du pharaon Psammétique I^{er} (663-609) pour combattre les Assyriens. Son successeur Amasis, pharaon entre 568 et 526, les avait installés dans un quartier spécial de Memphis où ils étaient devenus les Hellénomemphites (Hérodote, II, 154). Par conséquent, les Macédoniens trouvaient sur place des traducteurs qui leur permirent de ne commettre aucun impair vis-à-vis des traditions égyptiennes. Ils furent également des informateurs éclairés. À ces premiers Grecs d'autres purent s'ajouter. Il s'agissait des habitants de Naucratis, un comptoir peuplé d'Ioniens des douze cités d'Anatolie qui se rassemblaient autour du sanctuaire du Panionion, proche d'Éphèse. C'est la participation à ce culte panionien qui définissait les Ioniens. D'ailleurs, les Naucratises reprirent ce moyen de se distinguer des autres peuples en fondant en Égypte le sanctuaire de l'Hellénion. À Naucratis comme à Memphis, le pharaon indigène, Amasis, encore lui, avait joué un rôle primordial puisque c'était lui qui, au VI^e siècle, avait fondé ce comptoir commercial sur la branche canopique du Delta, c'est-à-dire la branche la plus occidentale (Hérodote, II, 178-179). Les Naucratises montrèrent à Alexandre les avantages de leur situation géographique. Ils faisaient le lien entre l'Égypte et le monde méditerranéen et entretenaient un commerce prospère. Alexandre quitta Memphis et descendit vraisemblablement la branche canopique jusqu'à Naucratis. Ce fut sans doute à ce moment-là

qu'il transforma Naucratis, simple *emporion*, en cité grecque, si l'on suit la démonstration de Damien Agut-Labordère. Le statut de cité, de *polis*, offrait à Naucratis une indépendance vis-à-vis du pouvoir pharaonique. Les Naucratises allaient se gouverner selon leurs propres lois, auraient leurs propres tribunaux car, désormais, ils étaient citoyens. On pourrait dire que Naucratis fut la première des cités fondées par Alexandre. Il importait ainsi le modèle politique grec en pays barbare. Il fut imité par ses successeurs. La fondation d'une cité grecque avait l'avantage de donner un point d'appui à la monarchie. Dans un pays très peuplé, sans doute 6 à 7 millions d'Égyptiens, le roi bénéficiait d'un réservoir de Grecs prêts à le servir et farouchement attachés à ce que l'on ne les confondit pas avec les autochtones. Ce point est mis en évidence par la carrière de Cléomène de Naucratis. Il fut distingué par Alexandre ou bien sut se mettre particulièrement en valeur. C'est peut-être lui qui démontra au roi l'avantage de transformer un comptoir commercial en cité grecque. Cependant Naucratis avait le défaut d'être construite à l'intérieur des terres ce qui nuisait à son plein développement. Alexandre voulait un port sur la Méditerranée. Aucun pharaon avant lui ne l'avait souhaité. Aucun non plus n'avait fondé de capitale dans le Delta occidental. Néanmoins la décision de fonder Alexandrie ne rompait pas avec les traditions égyptiennes. Le pharaon possède le monopole de la création des villes. Depuis le Moyen Empire (2040-1782 avant J.-C.) et surtout à partir du Nouvel Empire (1580-1085), le centre politique en Égypte glisse peu à peu vers le nord. Ce glissement s'accroît pendant la Basse Époque avec la fondation des capitales Tanis et Saïs. La royauté égyptienne tendait donc, sur le long terme, à s'amarrer au monde méditerranéen et au monde asiatique. La Haute Égypte fut ainsi peu à peu marginalisée. La nouveauté résida donc dans le choix de construire une ville nouvelle sur la côte. Les sources antiques, Diodore (XVII, 52), Plutarque (*Alex.*, XXVI, 4-10), Arrien (III, I, 5) insistent sur le fait que la décision fut prise par le seul Alexandre et que ce fut lui, aidé par Homère qui lui apparut en rêve, qui choisit l'emplacement d'Alexandrie au voisinage de l'île de Pharos. Il se peut bien qu'Alexandre fût conseillé par les Grecs d'Égypte, notamment Cléomène de Naucratis. Qu'Alexandre ait voulu créer une porte d'entrée en Égypte semble acquis : il allait entreprendre une campagne qui le

conduirait au cœur du royaume achéménide et il savait qu'il aurait besoin d'un ravitaillement sûr et volumineux. Cependant le chantier d'Alexandrie dura plusieurs années – Ptolémée ne s'y installe pas en 323 et on ne sait quand il put faire d'Alexandrie sa capitale. Alexandre pariait donc sur l'avenir plutôt que sur un bénéfice immédiat. Le chantier semble avoir été confié à Cléomène de Naucratis qui avait la responsabilité des finances égyptiennes et qui envoya à Alexandre, régulièrement, les revenus que lui procurait l'Égypte.

Puis Alexandre se rendit à l'oasis de Siwah pour consulter l'oracle de Zeus-Ammon. À l'ouest du Nil il existait deux voies de communications. La première empruntait le chapelet d'oasis qui s'égrenait du nord au sud jusqu'en Haute Égypte, Kharga, Dakhla, Farafra et Bahariya, et la seconde qui conduisait vers la Libye actuelle était une route d'invasion qu'empruntaient les tribus libyennes pour tenter de piller le Delta, et qu'emprunta plus tard l'Africa Korps de Rommel. Siwah était l'oasis la plus septentrionale et la plus occidentale et sans doute la mieux pourvue en ressources aquatiques. L'oasis abritait un oracle célèbre qui était connu des Macédoniens bien avant la visite d'Alexandre. Une petite troupe accompagna le roi pour ce voyage plein de danger et d'incertitude. Les sources n'évoquent pas la présence de Ptolémée. Elles sont obnubilées par l'événement majeur qui s'y produisit ou que l'entourage d'Alexandre répandit : Alexandre était le fils de Zeus-Ammon, ce que sa mère Olympias lui répétait depuis sa naissance, selon la tradition historiographique.

L'événement est fondateur. Pour en saisir l'importance, nous pouvons évoquer les ambassades que reçut Alexandre à Babylone à son retour d'Inde. La première qu'il fit entrer était celle des prêtres de Siwah. Cette préséance est bien la marque de l'importance de l'événement. Il est possible également qu'Alexandre ait souhaité que son tombeau fût à Siwah. Que Ptolémée fut présent à Siwah ou qu'il attendit dans le Delta avec le gros de l'armée ne modifie pas sa connaissance de l'événement. Dans ses *Mémoires*, Ptolémée sous-entend qu'il fut du voyage puisqu'il signale que deux serpents guidèrent Alexandre à travers le désert, à l'aller comme au retour (Arrien, III, 3, 5). Plutarque (*Alex.* XXVII, 3-4) qui suit Aristoboulos remplace les serpents par des corbeaux, d'après le récit de Callisthène. Au-delà de la croyance en la divinité d'Alexandre – ses exploits

confinaient sa nature à la divinité et par sa mère il descendait d'Achille tandis que par son père il descendait d'Héraclès donc de Zeus – Ptolémée comprit sans doute le parti qu'Alexandre allait pouvoir tirer de cette révélation « officielle ». Il pouvait se détacher du *nomos*, des traditions macédoniennes, pour fonder une royauté nouvelle, fusion des traditions grecques et des traditions orientales. Le roi des Macédoniens allait laisser la place au roi, au *basileus*, tout simplement. Alexandre n'allait plus être le roi d'un peuple ou d'un territoire. Il allait être roi. Par sa nature, par sa naissance, par son lien à la divinité, par la protection que lui accordaient les dieux.

Au printemps 331, Alexandre quitta l'Égypte. Il y était resté quatre mois tout au plus. Il en sortait en tant que pharaon et avait lancé le chantier d'Alexandrie. À l'automne suivant, il combattit pour la seconde fois l'armée conduite par le Grand Roi Darius, à Arbèles/Gaugamèles, aux portes de la Babylonie. La victoire fut longue à se dessiner et difficile à obtenir. Cependant au soir le roi Darius était en fuite et le cœur du royaume achéménide était tenu par Alexandre. Le rôle que joua Ptolémée pendant ces événements demeure obscur. Sans doute prit-il part au combat sans que nous sachions le rôle qu'il joua.

Au moment où Alexandre eut vaincu les Uxiens, après avoir quitté Suse, il reçut une requête de la mère de Darius, Sisygambis, qui implorait le roi de la laisser vivre en ce lieu. Ce fut Ptolémée qui se chargea du message (Arrien, III, 17, 6). Nous ne savons pas quelle fut la décision d'Alexandre.

Nous retrouvons Ptolémée, peu de temps après, à l'instant où Alexandre tente de franchir les Portes Persiques gardées par 40 000 fantassins et 700 cavaliers, commandés par Ariobarzanès, le satrape de Perside, qui avait de plus barré le chemin par un mur fortifié (Arrien, III, 18, 2). Comme son nom l'indique, ce passage resserré entre des montagnes donnait accès à la Perse lorsque l'on venait de Mésopotamie et de Susiane. Membre des *Hétairoi*, les Compagnons, d'Alexandre, Ptolémée vit dans la proximité d'Alexandre, bien qu'il n'ait exercé jusqu'alors aucun commandement. C'est au moment de l'assaut des Portes Persiques qu'Alexandre lui confia un premier commandement à la tête de 3 000 fantassins (Arrien, III, 18, 9). Son rôle fut d'exterminer les troupes perses qui se jetteraient sur

ses positions au moment où Alexandre avec le gros de ses forces aurait contourné la position des Perses. Ce commandement fut éphémère. Cependant, Ptolémée a été distingué une première fois – bien qu’une incertitude demeure sur l’identité réelle de ce Ptolémée. Il va bénéficier du renouvellement des membres constituant l’entourage du roi. En effet, les décès au combat ou de maladie, l’envoi à des postes lointains, le voyage pour ramener de nouvelles troupes et les exécutions suites à la découverte de complots éclaircissent de loin en loin les rangs des intimes d’Alexandre.

Les Macédoniens entrèrent à Persépolis, la capitale fondée par Darius le Grand. Comme de coutume lorsque Alexandre s’emparait d’une place prestigieuse, il organisa un grand banquet. Au cours de celui-ci, Plutarque (*Alex.*, XXXVIII, 1-7) rapporte un événement qu’il a peut-être lu chez Clitarque, un historien alexandrin de l’époque de Ptolémée I^{er} (Athénée, XIII, 576). Une courtisane appelée Thaïs, une hétéra de Ptolémée, c’est-à-dire sa concubine en quelque sorte, prit la parole face à tous les chefs macédoniens. En tant qu’Athénienne, elle n’oubliait pas que Xerxès avait détruit, par deux fois, sa ville natale en 480 et que, plutôt que de se prélasser dans le palais des Grands Rois, elle préférerait l’incendier pour venger la Grèce. Alors, en cortège, les Macédoniens sortirent du palais, des torches à la main, et l’incendièrent. De toute la campagne asiatique d’Alexandre, ce fut la seule destruction à laquelle il se livra. D’après Athénée (XIII, 576e), Ptolémée épousa par la suite Thaïs qui lui donna deux fils, Léontiscos et Lagos, et une fille, Eirénè, qui fut mariée plus tard à Eunostos, le roi de Soli à Chypre.

Vers l’Inde puis le retour à Babylone

La carrière de Ptolémée prit un élan nouveau au cours de la conspiration de Philotas. C’est le récit de Quinte Curce (VI, 7) qui est le plus précis. Philotas et son père Parménion fomentèrent de renverser Alexandre. Les détails de l’opération ne sont pas connus. L’affaire est révélée à Alexandre par un jeune prostitué qui accuse Philotas de n’avoir rien dit alors que lui-même, Cébalinos, lui avait fourni l’information pour qu’il la divulgue à Alexandre. Philotas est torturé et avoue. Il est condamné